

Le Postulat de Jibotéro

Nouvelle philosophie

par Shmuel Retbi

Prologue

Profil:

Nom de famille : Jibotéro (prononcer Djibotéro)

Prénom : Hayim (essayez de prononcer HHHHHHayim, sinon eh bien tant pis)

Age : 42 ans, bien que cela change constamment

Taille : 172 cm de bas en haut, 174 cm de haut en bas

Corpulence : dépend de l'angle

Situation matrimoniale : marié, avec Ayélet, dite "le Monstre", plus 3 enfants. Voir noms et détails plus loin. A quoi bon gâcher dès la première page ?

Adresse : 66, rue du Président, Hadera. Petite ville existant réellement mais dont il n'est pas besoin de connaître l'emplacement. D'ailleurs, on ne la trouverait pas sur la carte, pas plus que le pays dans lequel elle ne se trouve pas.

Téléphone : 972-6-7171039

Portable : n'existe pas encore au moment de la rédaction de ces lignes

Profession : technicien du gaz

Employeur : "Plein Gaz", une société qui vend le contenu de ballons de gaz dans un pays où le gaz de ville n'existe pas. C'est un malheur pour les consommateurs, mais cela fait le bonheur des gens qui écrivent des histoires idiotes !

Année de déroulement : 1982

Contexte : Première guerre du Liban. Retour à l'Enfer de la vie civile pour une petite semaine de répit avant de repartir au casse-pipes.

Paradigme Numéro 1: Mouvement et récursion

Il avait encore les clés de la 304 en main. Avec un peu d'imagination, on pouvait deviner la couleur verte qui caractérisait autrefois ce véhicule antique. L'homme venait de verrouiller la serrure et faisait déjà un premier pas en direction du petit immeuble. Le cri retentit alors, impératif, absolu et éternel.

- Hayim ! Si t'es rentré, viens donc j'ter les ordures !

L'ordre tombait de la fenêtre du salon des Jibotéro. Cela sentait ses dix-huit ans d'amertume et de déception. Dix-huit années ! Il les vit passer dans sa tête comme un obus de mortier qui ne trouve pas sa place définitive dans le paysage. Il portait en lui un tourbillon de pensées furieuses, tranché net par des lignes droites à déprimer un phoque. Tout s'enchevêtrait, pêle-mêle : une colère à peine contenue et un calme apparent. Tout l'Univers pénétrait par une oreille et sortait par l'autre. Il tenta en vain de se souvenir combien de fois on avait "j'té" les ordures pendant toutes ces années. C'était difficile, car ce n'était pas toujours lui qui jetait. Et puis, il n'avait pas une très bonne mémoire des faits. Il hésita un moment et leva les yeux vers la fenêtre. Celle-ci s'était refermée. Il sentit dans sa main le froid de la clef de la voiture. Des ballons de gaz de la maison "Plein Gaz" défilèrent à toute allure dans son esprit tourmenté. Comme toujours, il se fit une raison et marcha délibérément vers cet avenir prévu d'avance. Fatalement, il se retrouverait toujours face-à-face avec la poubelle de l'immeuble. Il monta, entra et lâcha un "Bonjour" taciturne. Sa voix rappelait celle d'un présentateur d'informations qui annonce qu'une navette spatiale est entrée en collision avec un autocar et qu'il n'y a pas de rescapés. Il prit le sachet d'ordures des mains du Monstre et redescendit l'escalier. Il savait que la seule à l'attendre vraiment, c'était la grenouille, comme on appelle ces grosses poubelles de métal rébarbatif.

- Le vert, se dit-il, c'est bon pour les grenouilles.

Le Rédacteur : Le vert, c'est bon aussi pour les dollars et les olives.

Motty : Ca y est, tu commences ?

Le Rédacteur : Eh ? Motty! Qu'est-ce que tu fais dans mon histoire ?

Motty : Gros malin, c'est toi qui m'y as mis !

Le Rédacteur : Ta présence volumineuse risque de troubler le lecteur, sors de cette nouvelle !

Motty : C'est toi qui as commencé !

Le Rédacteur : Bon, mais tiens-toi tranquille, veux-tu ?

Motty : C'est parti mon crapaud !

Hayim souleva le couvercle de la grenouille. Un chat mi-roux, mi-blanc, mi-noir piqua une tête. Jibotéro contempla ce prodige mais n'arriva pas à concentrer sa pensée. Une question se présentait à son esprit, ou plutôt à sa gorge et, de là, au bout de sa langue. La question n'avait pas de réponse précise. Celle-ci appartenait à un monde qui se situait en dehors de lui. En bref, l'alternative s'exprimait ainsi : est-ce que le chat sautait du dedans vers l'extérieur, la tête en avant et la queue suivant exactement le même mouvement ? Ou bien, était-il passé de l'extérieur vers l'intérieur, marchant à rebrousse-poil et à brûle-pourpoint ?

« C'est une question de direction et non pas de mouvement », pensa-t-il. Et après tout, qu'est-ce que ça peut lui faire, au chat, s'il marche en avant vers l'extérieur ou en arrière vers l'intérieur. D'ailleurs, si ça lui faisait quelque chose, si cette chose était ou n'était pas, cela n'avait aucune espèce d'importance. Et si, pour le chat, cela n'avait aucune importance, alors, pensez donc comme Jibotéro lui-même ne s'en préoccupait pas plus que d'une souris.

Un bruit sec. Le couvercle retomba brusquement sur le cadre de métal de la grenouille. La grenouille ne sembla pas s'en émouvoir, le couvercle non plus. Mais le chat se prit une seconde pour celui de Schrödinger, se demandant s'il était un quart mort ou trois quarts vivant.

Hayim revit la balle devant ses yeux, à un centimètre de son nez. Et son copain Rami, qui tombait à côté de lui. Il lui avait semblé voir la balle entrer par la tempe gauche et sortir par la droite. Mais personne ne l'aurait cru. Comment aurait-il pu voir la balle ressortir, de là où il se tenait ? Absurde, ridicule, même. Quoi qu'il en soit, il avait mal pour l'ami, l'ami qui n'était plus, et puis pour la veuve, aussi. Un ami ? Après tout, ils n'avaient fait que deux périodes militaires ensemble, pas plus. C'était bien peu, mais c'était quand même quelque chose ! Surtout, quand le camarade tombe à côté de vous, sans crier gare, sans rugir, sans un mot, sans une plainte. C'est comme... c'est comme cette grenouille pleine de déchets. On lui cloue le bec, et elle la ferme, sans rien dire, gardant sa douleur pour elle.

Le chat patrouilla deux ou trois fois autour de la poubelle. Finalement, il se décida et sauta à l'intérieur en se glissant sous un des couvercles, mal fermé sans doute. On pouvait apercevoir encore sa queue pendant une demi-seconde, une éternité. Et puis, il fut englouti, enfoui, mené à sa dernière demeure au fond du métal glacial. Schrödinger avait raison.

Hayim songea :

« Je pensais lui raconter, au Monstre, ou plutôt ne pas lui raconter, ne rien dire. Il vaut mieux ne rien dire, d'ailleurs, elle n'écoute pas. Et si elle écoute, elle n'entend pas. C'est-à-dire qu'elle entend ce qu'elle veut entendre. Elle entend par cooptation interne, et donc elle choisit d'entendre. Mais cela n'assure pas qu'elle écoute. Il se peut qu'elle ait une oreille sélective mais en tout cas, elle a l'écoute à filtre hyperactif. »

Ses pensées l'accompagnaient dans sa marche.

« Mais quand va donc finir cette saleté de guerre ? Cela fait dix-huit ans que ça dure... Non, cela ne fait que quatre mois maintenant. Mais l'autre guerre, cela fait dix-huit ans, à présent. Ça fait une sacrée différence. Et dans cette guerre-là, il n'y a que des perdants. Ou plutôt, il y a un perdant, Hayim Jibotéro, et une gagnante, Ayélet le Monstre. »

Déjà vaincu, il s'assit lourdement sur un tabouret de cuisine.

- Comment c'était, à l'armée ?

- Eh bien, comme on entrait au Liban, on était pas là depuis deux minutes et alors...

- Eden ! Allume le chauffe-eau, Papa est là ! Et puis, descends voir s'il y a du courrier...

« Cela n'a pas pris vingt secondes », pensa-t-il. Il ne parvenait jamais à terminer une phrase entamée. Il essayait quand même de temps en temps, des phrases ultra courtes, mais pleines de signification, de contenu, d'intérêt. Quelque chose comme : « Il y a du soufre dans l'air, il y a du sel dans l'eau ! » Mais, de mémoire de Hayim, jamais une phrase n'était arrivée au bout de son dernier mot. Sa voix avait toujours été couverte par la sienne à elle. Ce n'était pas qu'il voulait avoir le dernier mot. Non, il voulait juste le placer, une fois de temps en

temps, à la fin de sa propre phrase, pas de la sienne à elle. Mais, pas moyen. Son regard partit dans l'infini. Il ferma un moment les yeux, de façon à ne pas voir ce que l'on ne voit pas. Comme avait dit le poète en 1997 : "les choses qu'on voit de là-bas, on ne les voit pas d'ici". Et même si cela devait prendre encore quinze ans avant que le poète n'y pensât, cela prouvait uniquement qu'il y avait de la prophétie sur terre. Rien d'autre.

Il pensa à ses potes en route pour le casse pipes, qui chantaient :

*M'sieur Béguine, emporte-nous sans écueil
Au Liban, qu'une balle nous cueille,
Et que tout le monde se recueille
Quand on reviendra dans un cercueil*

Avec leurs chansons de gauchistes, ils démoralisaient le peuple. Ah, s'il pouvait les fusiller, les pendre, les empoisonner, les gazer ! Il les attacherait au tuyau d'approvisionnement de "Plein Gaz", allumerait une allumette, ouvrirait le gros robinet et les ferait sauter en l'air, en plein milieu de leurs manifestations pacifistes, ces pourris ! Ceux qui survivraient encore, il leur ficherait une allumette dans les narines et boum ! Jusqu'à Honolulu !

« Mais quand va-t-elle finir, cette sale guerre ? Si la gauche était au pouvoir, on n'en serait pas là... On aurait la paix, que diable ! »

Les trois enfants se présentèrent devant lui à la queue leu leu. Eden regarda son père d'un air morne. Elle se fit une tête en forme de poinçon.

- Tu as de nouvelles boucles d'oreilles ? demanda-t-il.

- Hm hm... répondit-elle, c'est un cadeau de Pouchky.

- C'est qui, Pouchky ?

- Pouchky, c'est mon camarade, quoi. Ses parents l'appellent Yehochoua, parce qu'il est né le jour d'hier du jour qu'il y en a qu'y a qu' son grand-père il est mort. Mais tout le monde l'appelle Pouchky.

- Pourquoi pas Chouky, comme tout le monde ?

- Chouky ? Oh non ! C'est plus à la mode !

- Et qu'est-ce qu'il fait, ce Pouchky ?

- Il prépare son bac dans une école par correspondance.

- Ah ! Dans une école pour pauv' types ?

- Oui, dans une école pour Pochkyp ! lui fit Eden toute fière de son jeu de mot idiot.

- Et d'où il les avait, ces boucles d'oreilles, ton Pouchky ?

- Il les a barbotées sur un stand, au marché. Il est fou de moi. Il serait prêt à me télécharger un ballon de gaz de sur la lune !

« Plaisanterie familiale », pensa Jibotéro.

- Ca fait une semaine que ton patron te cherche, prononça le Monstre.

- Qu'est-ce qu'il me veut ?

Hayim s'étonna de ce que le bout de la phrase fût déjà derrière lui.

- Que t'ailles chez les Gourévitch leur réparer.

- Tu lui as dit que je suis à la guerre ?

- Un : j'ui ai dit. Deux : i s'en fiche. Trois : j'ui ai pas dit pa'ce que j' pensais qu'i s'en ficherait.

- Qu'est-ce qu'il y a chez les Gourévitch ?

- J'en sais rien. Il a dit comme ça que t'y ailles quand tu viendrais. Et puis qu' ça urge, comme ça qu'il a dit.

- Qu'est-ce qui urge tellement ?

- Ils ont dit que si tu ne venais pas, ils passeraient à une autre compagnie.

- Et alors ?

- Alors, c'est le quatrième client à lui qui dit la même chose et lui, il est pas d'accord.

Hayim appela son patron. Mais, dès qu'il ouvrit la bouche, commença un fastidieux conte de mille et une nuits. Il en ressortait que ça sentait le gaz chez les Gourévitch. On avait envoyé quelqu'un d'autre qui avait déclaré que ça lui rappelait une odeur de charogne de chat. Mais c'était tout. Les Gourévitch avaient déclaré qu'effectivement, leur chat avait disparu mais que l'odeur qu'ils sentaient, c'est une odeur de gaz qui fuit. Ils avaient un oncle qui avait été gazé à Auschwitz et ils avaient peur. Et à part ça, ils n'avaient confiance qu'en Hayim, et Hayim connaissait leur gaz comme sa poche.

Le patron ordonna qu'il soit chez eux le lendemain à huit heures mais qu'il appelle à sept heures et demie pour les prévenir et qu'ils s'habillent.

Hayim ouvrit tout grand la bouche. Il s'apprêtait à hurler qu'il en avait marre de "Plein Gaz" et que lui aussi il passait à une autre compagnie. Il arriva à peu près à achever la première partie de cet algorithme confus. Les mâchoires se séparèrent sans trop de difficulté, mais il n'en sortit rien. Le boss avait claqué le récepteur sur la partie fixe du téléphone. Ce geste si naturel eut pour effet direct de couper court à la conversation.

Hayim dort mal la nuit. Il rêvait que les Irakiens tiraient des roquettes sur Tel Aviv. Les Américains répliquaient avec des haches de guerre d'Indiens. Les Irakiens se vengeaient en lâchant des bombes au gaz sur les Iraniens. Ceux-ci lançaient une bombe atomique sur Jéricho. Israël contre-attaquait avec des fusées terre-terre *Jéricho*. Et lui, Hayim armé d'un mégaphone géant, annonçait que si cette maudite guerre ne s'arrêtait pas immédiatement, il ferait sauter un ballon de gaz en haute atmosphère. La Presse mondiale était en délire. Elevé au rang de héros national, il devenait le maître du monde. A cheval sur une fusée *Jéricho*, il tenait un ballon de gaz de 48 kilos dans sa main droite. Dans la gauche, il brandissait un mince tuyau de cuivre dont il se servait comme d'une corne de bélier pour sonner l'arrivée définitive et irrévocable du Messie.

Peu après minuit, il s'éveilla. Le songe était encore là. Hayim rêvait, il espérait. Quoi ? Il n'en savait rien. Soudain, son cerveau effervescent opéra un effroyable retour à la normale : ses copains tombaient comme des mouches à 180 kilomètres de là, et ici, les gens ne pensaient qu'à des ballons de gaz et à des robinets de sûreté. Ca le dégoutait. Il aurait bien voulu rêver à autre chose. Mais à quoi, bonté divine ?

Il voulut prendre une douche. Fermé. Omer était à l'intérieur. Ah, s'il pouvait seulement flanquer ses pieds gonflés dans une bassine d'eau ! Quel bonheur ce serait !

Sur son balcon puant, le voisin fumait la dernière cigarette de la journée. Il était peut-être deux heures du matin, maintenant, dur à dire. La puanteur montait, implacable et étranglait Hayim. Il avait envie de bombarder le voisin et de pendre le Monstre sur la corde à linge par les pieds, avec deux valves dans les narines.

Paradigme Numéro 2: Réduction et extrapolation

Hayim se gara derrière la Renault 9 de Gourévitch. Le rétroviseur était retenu tant bien que mal par d'abondantes lanières de ruban adhésif, de sorte qu'on ne pouvait rien y voir.

« Pourquoi a-t-il un rétroviseur s'il ne peut pas s'en servir ? Il y a vraiment des gens bizarres... »

Il poussa la porte d'entrée du vieil immeuble mais celle-ci refusa de coopérer. Il essaya encore une fois. Rien. La porte, non convaincue, resta invaincue, invincible et inébranlable. Hayim avait horreur qu'on se paie sa tête, et encore pis, qu'on regarde à travers lui sans le voir. Il se résigna à passer outre, ne pouvant passer du tout. Il se rendait maintenant compte de son inexistence anéantie par la volonté immuable et imbécile de cet huis clos. Mais une vive lueur d'espoir surgit soudain dans son esprit tourmenté. Il se souvint de ce que dans cet immeuble étrié et petit-bourgeois, on n'aimait pas les étrangers. Pour entrer, il fallait d'abord sonner. Parfois, on recevait un accord tacite, traduit par une vibration électromagnétique. Cela pouvait se terminer par l'entrebâillement momentané et éphémère de la porte. Le système fonctionnait à merveille. Si l'on n'était pas assez souple et déterminé pour aller de l'avant, le faible rayon d'espoir se refermait automatiquement sur une éternité morose et opaque. Et on restait dehors. Hayim pressa le bouton.

- Qui c'est ? demanda la voix de Gourévitch, hachée menu par les trente petits trous de la grille qui protégeait le haut-parleur.

- Plein Gaz, annonça Hayim, le nez courbé sur ces perforations si éloquentes.

- Bzz zzzz, répondit Gourévitch avec son doigt. Troisième étage à droite, y a pas d'ascenseur !

On notera que la dernière phrase semblait provenir de la bouche et non du doigt.

Jibotéro parlait correctement le gourévitchien. Il n'eut pas de mal à se faire comprendre. Aussi pressa-t-il le bouton de la sonnerie collé au chambranle de l'entrée du petit appartement. La porte s'ouvrit d'un quart timide et chétif. Le nez pointu de Gourévitch apparut dans la pâleur du matin qui s'introduisait par la lucarne poussiéreuse du palier. Deux petits yeux marron et curieux surmontaient cet organe antique. Ils scrutèrent Hayim des pieds à la tête. Par un miracle incroyable de la Nature, l'Univers tout entier se concentra et se repliait autour de l'image idéale de l'Homme. Cet homme était le sujet de la nostalgie languissante et des espérances secrètes des galaxies les plus inaccessibles. Celles-ci s'unissaient autour de cet Etre pâle et triste, debout devant le seuil. L'identité inassujétissable de l'Un indivisible et incomparable était bien là. Elle demeurait permanente, consistante, immanente et farouchement transcendante : c'était Hayim Jibotéro en uniforme de la maison *Plein Gaz*. Cette singularité, propre à son possesseur, s'accompagnait d'une autre identité à la fois différente et similaire, celle d'un technicien du gaz de la société en question. Le tout constituait une entité irréfutable, indubitable et fondamentale à laquelle Gourévitch lui-même ne se trompa pas. Radieux, il s'écria :

- L'homme est un univers en petit et l'univers est un homme en grand !

- Indubitablement ! ajouta Madame, citant inconsciemment *Le Gruyère qui Tue*.

Cette unité irrésistible et absolue fut néanmoins rompue en une diversité d'événements où se reflétait une dialectique opiniâtre de causalité et de finalité. Le résultat s'énonçait en trois phénomènes qui se produisirent presque simultanément :

1. Madame Gourévitch ferma la porte derrière Jibotéro.

2. Monsieur Gourévitch trottina vers le cœur du sujet.
3. Hayim lui emboîta le pas sans rechigner.

Cette nouvelle étant sous-titrée de l'épithète "philosophique", il conviendra de prendre une respiration profonde avant de lire les trois phrases suivantes :

On aurait pu considérer par erreur ces trois phénomènes comme totalement séparés les uns des autres. Les maillons de la chaîne qui les unissait se composaient en fait des boucles fermées à l'infini. Leurs atomes crochus et rancuniers ne laissaient rien passer qui ne leur appartienne, même pas la présence d'atomes voisins, constituant des molécules dont le sens profond serait en fait la reconstitution évidente d'une chaîne d'événements. Mais l'observation et la logique ne faisaient aucun doute : les trois actes s'enchaînaient, s'emboîtaient le pas, comme les trois ombres taciturnes qui traversaient le salon l'une derrière l'autre vers un avenir meilleur et un futur imminent. Par malheur, le paroxysme tragique de cette malheureuse journée était encore à venir. On s'en rendrait compte si l'on se donnait la peine de sauter quelques lignes vers le bas de ce récit effroyable. N'anticipons pas et ne dévoilons encore rien de ce qui va se passer de façon à retenir le lecteur et/ou la lectrice dans l'attente d'un dénouement inexorable qui ne saurait tarder.

Motty : Dis, tu es payé à la ligne ou quoi ?

Le Rédacteur : Tu ne comprends rien aux romans d'action sordides et aux téléfilms populaires bon marché qui font haleter les femmes de ménage. Ferme-la et laisse rédiger.

Motty : Rédiger l'impossible pour le rendre possible à digérer, en sorte ?

Qui eût prédit et qui eût cru que le mouvement de ces trois paires de pieds les conduiraient vers l'endroit le plus sinistre et le plus ténébreux de cet immeuble étriqué et incolore ? Cette question rhétorique et stupide n'était surpassée en vanité que par la réponse formidable qu'elle entraînait fatidiquement. Or cette réponse, même le plus borné d'entre nous reconnaîtra qu'elle avait peu de rapport avec la question telle qu'elle était posée. Elle nous est donc livrée, telle quelle, mal rédigée et mal digérée : Quoi ? En trois mots : La petite courette de la cuisine des Gourévitch.

Motty : Huit, pas trois, j'ai compté.

Le Rédacteur : Neuf, avec la question, mais ferme-la donc, pour l'amour di fiel !

Le doigt de Gourévitch, qui décidément commençait à prendre une place disproportionnée dans cette étrange histoire, désigna le ballon de droite. Hayim se pencha au-dessus de la bouteille et demanda un sachet à ordures, vide de préférence, et une pelle du même nom. Il avait l'air mécontent. Cela se voyait surtout par la ligne à la fois oblique et arquée qui divisait son visage en deux parties inégales mais cependant symétriques. Cette répartition entropique se remarquait par un déséquilibre qu'un œil attentif aurait pu qualifier de rictus, si un œil avait le droit de qualifier quoi que ce soit. Cette ligne commençait en haut, là où l'on ne voyait déjà plus la houppe blonde qui ornait jadis la tête à demi-chauve. Elle passait dans un goulot profond entre ses deux sourcils courroucés. Puis, elle descendait gentiment le long de son nez, lequel déviait un moment de sa trajectoire habituelle. Cette proéminence

bizarre semblait un électron allant à la dérive après une catastrophe nucléaire. La ligne se perdait enfin en gémissements mal retenus par les lèvres contorsionnées et le menton fuyant d'horreur.

Deux raisons causaient la séparation inégale du personnage en deux entités si contraires et si parallèles à la fois. A première vue, les yeux, les joues, les mains et les pieds d'un individu semblent identiques. C'est une simple illusion, un méchant effet d'optique. Les membres se caractérisent par la symétrie mais non par la similarité. Cependant, la personnalité du représentant de la maison *Plein Gaz* était secouée d'un frémissement convulsif qui provoquait au plus haut point ce phénomène de ligne mi-oblique et mi-circulaire qui marquait son visage morbide. Seul un prix Nobel de mathématiques, et pas n'importe lequel, parviendrait à décrire en une formule cette courbe bizarre et impressionnante, mais cela prendrait au moins trois pages aux lignes serrées. En résumé, un spectacle immonde.

Hayim se baissa, retenant sa respiration. Il ramassa la charogne du chat avec la pelle, et la fourra dans le sachet de plastique qu'il referma prestement. Puis il jeta le tout dans la poubelle sympathique et inoffensive que lui tendait la vieille Gourévitch.

- C'est réparé ? demanda-t-elle.

- Oui, répondit Hayim.

- Combien on vous doit ?

- Je n'ai pas le tarif sur moi, je vais demander à mon patron.

- Laissez voir, 50-50, ça va ?

- Je peux téléphoner de chez vous ?

- Ah sûrement pas ! s'écria la ruine. Appelez sur votre portable !

- Sur quoi ?! demanda Hayim assez surpris.

- Faites pas attention, dit Gourévitch, elle ne sait pas ce qu'elle dit, la malheureuse ! Comme l'indique la première page de cette sottise, on l'a pas encore inventé, le portable. Appelez tant que vous voulez.

- Malheureux son mari ! maugréa l'antique épouse en quittant la courette d'un pas rageur.

- Gali, salut ! C'est Hayim, combien c'est une charogne de chat derrière les ballons... 85 ? Demande-lui si 50 ça va... Gourévitch... Ca va ? D'accord, merci.

Hayim se tourna lentement vers son hôte et affirma :

- Vous avez eu de la veine, vous auriez pu crever d'une indigestion carabinée.

- Plutôt ! Faudrait faire un effort pour étanchéiser un peu vos ballons, non ?

Hayim refusa l'ascenseur qui s'ouvrait devant lui et prit l'escalier. La raison était d'ailleurs qu'il n'y avait pas d'ascenseur dans cet immeuble ridicule. Tout en exécutant sa descension, il pensait. Ces deux journées ressemblaient vraiment à de la télé réalité. Le thème du chat et des ordures en filigrane à chaque marche de l'histoire et à chaque phase de l'intrigue le soutenait dans celles de l'escalier.

*Motty: Résumons. Qu'avons-nous là ? Un portable, un non ascenseur, une télé réalité. Tu trouves pas que c'est un peu trop chargé pour cette pauvre bougresse d'année 82 ?
Le Rédacteur : Tu vas la fermer, dis ? Laisse écrire...*

Paradigme Numéro 3: Rétrospection et introspection

Hayim s'assit devant son volant, peut-être derrière, quelle importance après tout ? Il sortit son Notebook et... écrivit quelques lignes décrivant ce qu'il avait vu et fait chez les Gourévitch.

Motty: T'es tombé sur la tête, mon pote, un notebook maintenant ? C'est plus de l'anachronisme, c'est du délire.

Le Rédacteur: Son carnet de notes, crétin. C'est du papier, des pages, quoi...

Il écrivit lentement : *Gourévitch, charogne de chat, 85 euros.*

Comme si ça existait, quel malheur !

50 après réduction de 35 avec autorisation téléphonique via Gali + Patron.

Quand il était petit, on ne parlait pas encore en Shekel, on parlait en Livres. Il y en avait même qui se souvenaient des Milles du temps des Anglais. Un jour, il avait emmené par erreur le Monstre dans un petit hôtel minable à 300 mètres du Lac de Tibériade, pour le week-end. Là, il avait rencontré son copain Nathan Vatin le hiérosolomitain qui lui avait raconté une blague de son enfance sous le mandat britannique.

- Tu te souviens du billet de cinq milles des Anglais ? Il y avait dessus une jeune fille assise et derrière elle, un type debout avec un éventail à la main, qui lui faisait du vent. Les vieux de la vieille demandaient : « pourquoi la jeune fille est-elle assise ? Parce que pour 5 Milles, ça vaut pas la peine de se coucher... »

Les souvenirs affluaient. Il avait 12 ans. Son père avait piqué une crise et meuglait comme un bœuf enragé, il ne savait même pas pourquoi. Et puis on l'avait envoyé chez Rabbi Shimon, qui lui avait appris à lire la page de la Thora de sa majorité religieuse. C'était dans le Deutéronome, au début, mais, comme cela devait avoir lieu en août, et qu'à ce mois-là il n'y a jamais personne, alors on avait reporté l'événement à la fin de l'été, pour qu'il y ait du monde.

Le bout du Deutéronome avait changé lui aussi de place, comme par miracle.

Tout le monde était venu. Il ne manquait personne, même la vieille grand-mère de sa propre mère, qui avait passé les 90 ans depuis pas mal de temps... Et quand sa fille dit à la vieille dans une langue que Hayim comprenait à peine : « Maman, fais attention, tu marches dans une crotte de chat », elle avait répondu : « Idiote enfant, c'est une chiure de chien ! »

Il avait d'ailleurs gardé un bon souvenir de l'événement. Les invités avaient apporté des tas de cadeaux. Hayim avait même reçu un stylo à plume venant tout droit d'Europe, en passant par la poche de son oncle Menahem. Celui-ci l'avait piqué deux jours plus tôt à un représentant du Service de l'Immigration qui s'appliquait à remplir de la paperasserie au crayon avant de la reproduire au propre, ce à quoi il avait dû renoncer, vue la perte du stylo. On avait fait un grand repas. Il y avait même du riz Ben Gourion, c'est-à-dire des petites nouilles qu'on faisait passer pour du riz aux yeux des nouveaux immigrants d'Afrique du Nord qui n'y voyaient que du feu. Hayim arrêta un moment ses pensées et se mit à compter : « 1982 moins 1952 = 30. 1952 moins 1942 = 10, donc j'aurais eu 10 ans à l'époque, pas 13. Alors d'où est-ce que j'ai tiré toute cette histoire sur le stylo, le repas et tout ça ? Il faudrait ajouter 3 ans et arriver comme ça à 1955, ce qui s'arrangerait beaucoup mieux avec le stylo, Ben

Gourion et tout le reste. Ca doit être ça. Maintenant, en commençant par l'autre bout : 1940 plus 13 = 1953. Il me manquerait au moins un an pour avoir mon âge... »

Il conduisait entre les deux files d'autos garées en fraude des deux côtés de la rue Rutenberg. Comment cela se faisait-il que sa grand-mère et sa mère à elle assistaient à sa Bar Mitsva ? Pourquoi n'avaient-elles pas disparu pendant l'Holocauste comme tout le monde ? Et puis, pourquoi son père ne lui avait-il jamais rien raconté ? Il savait que c'était une histoire hallucinante et mystérieuse. On lui avait dit que son nom était un nom persan et que les familles de son père et de sa mère étaient apparentées d'une façon ou d'une autre. Les Persans étant aussi avarés que des Ecossais, ils se mariaient toujours dans la famille de façon à économiser sur les invités. A la fin du siècle dernier, le XIXème pour être plus précis, le terme "dernier" étant un peu équivoque, la famille était passée en Turquie et de là, à Sarajevo en Bosnie. D'ailleurs, il semblait que son nom était un nom balkanique et que, somme toute, la famille était originaire du village de Jibott, en Herzégovine. Le fait qu'il n'y ait au monde aucun village du nom de Jibott n'avait aucune espèce d'importance. Certains spécialistes plus raffinés que les autres avaient cependant relevé un fait étonnant : ce village était mentionné dans la nouvelle intitulée *Le Postulat de Jibotéro* ce qui semblait apporter un peu d'eau au moulin des Balkanophiles contre les Persaniques. Les Juifs gardent dans leur mémoire collective les noms, les lieux et les événements que les autres ont oublié depuis longtemps. Tout le monde se moque d'eux, et eux, ils se moquent de tout, parce qu'ils se souviennent de ce que l'on a oublié. Ils conservent le souvenir d'endroits qui existaient et qui ont disparu depuis des centaines d'années. Les mauvaises langues disent même que les Juifs se souviennent de choses qui n'ont jamais existé. Et puis, des fois ils se mettent à rire, surtout les vieux, se souvenant soudain de quelque événement oublié de tous, et ça les fait rire. Jibotéro prophétisa que son premier et dernier livre s'appellerait *Rire et Souvenir*.

Une chose était sûre : toute la famille était arrivée du Liban, à pied ou à dos d'âne. Une semaine après l'arrivée à Haïfa, Hayim naquit. Comment ils avaient passé de Bosnie en Bulgarie, de là en Macédoine et, par le Bosphore, en Syrie et de là au Liban, il n'en avait pas la moindre idée. Tous ces gens-là faisaient la guerre du côté des Allemands et, s'ils refusaient, ils étaient eux-mêmes coupés en petits morceaux et finement hachés. Apparemment, il y avait dans la famille des porte-monnaie bien remplis, et quand on les ouvrait, ça ouvrait aussi pas mal de portes hermétiquement bloquées. Si tu as un porte-monnaie, veille à ce qu'il soit toujours bien rempli avant de l'ouvrir sous le nez de quelqu'un, sinon tu risques de passer pour une andouille ou pour un savon. Ses parents parlaient un dialecte bizarre, entre le Roumain et le Ladino, assez inintelligible, surtout quand ils voulaient que les enfants ne comprennent pas. Ils étaient très fiers de l'histoire de la famille, bien qu'ils n'en sachent pas grand-chose. Quand Hayim était au lycée, un copain l'avait blagué et lui avait fait croire que le vrai nom de la famille était Jabotinsky, par un ami de son père. Et puis, un jour, comme il allait sur ses 17 ans, son père était mort, comme ça, sans prévenir. Rabbi Shimon était venu porter ses condoléances. Il avait expliqué que l'homme, c'est comme un fleuve, il coule, il coule, il coule et puis, un jour, il s'arrête. Ce que Rabbi Shimon avait oublié de leur dire, c'est que c'était déjà écrit en Yiddish dans les bouquins de Shalom Aleychem.

A Haïfa, tout le monde avait un petit carnet rouge. Cela certifiait qu'on adhérait au parti travailliste. Il fallait l'avoir pour vivre, et ceux qui n'en avaient pas ne vivaient pas, tout simplement. Il y en avait bien quelques-uns, sur la colline, qui avaient un carnet bleu, mais par sécurité, ils avaient aussi le carnet rouge, savait-on jamais ?

Motty : Et le carnet vert ?

Le Rédacteur : Pour ?

Motty : Pour le RGB, voyons !

Le Rédacteur: Et celle-là, tu crois que quelqu'un la comprendra ?!

Motty: Ne les tourne pas en bourriques à ce point, franchement.

Hayim stoppa à côté du *Fallafel Electrique* et se gara sur le trottoir. Il descendit, s'accouda sur le zinc et commanda cinq portions, deux avec de l'amba et une avec de l'oignon.

- Comment se passe la guerre ? demanda Aharon.

- 'Hara ! répondit Hayim en arabe, ce qui signifie en termes clairs : Fouya.

Aharon n'insista pas, vu qu'il en avait fait deux et demie lui-même. Il remplit les pitas à ras-bord et les posa les unes après les autres sur le support en zigzag galvanisé étudié pour. Hayim sortit le billet de 50 qu'il avait reçu de Gourévitch. Il l'enfila dans une enveloppe qui dépassait de la pochette de sa chemise. Puis il tendit à Aharon un billet de 100.

- Donne les 50, dit le maître de maison.

- Peux pas. C'est à ma compagnie !

- Tu travailles pas au noir ?

- Si, évidemment, mais pas pour 50.

- Mon cher ami, noir c'est toujours noir, un œuf noir, c't un bœuf noir.

Il rendit la monnaie d'un billet de 50 que Hayim fit disparaître à jamais dans la poche arrière de son pantalon.

Un chat noir passa au galop et disparut dans la grenouille muette à côté du kiosque.

« Troisième fois, se dit Hayim, ça va encore durer longtemps cette histoire-là ? »

En repartant, il se souvint de la blague idiote : quel rapport y a-t-il entre un dollar et une olive ? Ca existe en vert et en noir.

Il se mit à chanter la chanson d'Arik Einstein "Il se peut que ce soit fini !" mais au lieu de la formule : "Un garde hébreu sur un cheval blanc dans la nuit noire", il s'entendit dire : "Un chat noir sur une grenouille verte dans le fallafel". Il se demanda de quoi donc sont faites les petites boules croustillantes du fallafel ? Du point de vue statistique, il y a plus de chats qu'on voit entrer dans les poubelles qu'on en voit sortir. Cela donne à réfléchir.

Cet après-midi, il irait voir sa mère, sempiternelle employée à la mairie. C'était la mafia roumaine qui l'avait fait entrer là-bas un peu après sa naissance à lui, et depuis elle n'en bougeait pas. Dans cinq ans, Omer aussi ferait sa Bar Mitsva et la grand-mère serait sans doute à la retraite.

« C'est bizarre. Dans cette sacrée mairie, on ne s'est pas encore rendu compte qu'elle a déjà passé l'âge depuis pas mal de temps. Quand Amram Mitsna sera maire de Haïfa dans dix ans, de pareilles corruptions n'arriveront plus. »

Les souvenirs s'amassaient lourdement sur sa cervelle ravagée.

Ils avaient peut-être 14 ans, lui le naïf, Yoni Gabso le cancre et Moshe Schwartzberg, le roumain patenté. Ils avaient commandé un fallafel chez Batito dans le kiosque à côté de la mairie. Schwartzberg avait enlevé les fallafels et Yoni avait renversé le stand. Et puis ils s'étaient taillés au galop, sans payer. Il avait eu des remords et, pendant les vacances, il avait travaillé chez Batito pour payer la casse. C'était la première fois qu'il rencontrait un Juif marocain calme comme un grain de sable. Jusqu'alors il croyait qu'ils avaient tous de la

dynamite dans les veines. Pour la première fois de sa vie, il sentait que c'était dégoûtant de tromper les gens. Heureusement qu'il y avait sur terre de braves types comme Batito. Tout le monde le roulait, et lui, il faisait revenir des boulettes de fallafel dans de l'huile d'il y a deux mois. Et avec le sourire, encore. Et puis, un beau jour, Batito s'était fait écrasé par le bus numéro 5 et le kiosque avait disparu à jamais. En fait, cela donna un coup de pouce ou de pousse assez remarquable à *Fallafel Electrique* qui, sans cela, serait demeuré dans l'ombre et l'oubli jusqu'à la parution de ces humbles pages.

Yoni Gabso avait aujourd'hui une boîte de messagerie spécialisée dans l'échange de documents juridiques entre les bureaux d'avocats et les tribunaux. Il avait aussi une femme en chaise roulante qui avait représenté Israël autrefois à une olympiade d'hiver en patinage artistique. L'ennui, c'est qu'elle avait glissé dans l'escalier de son hôtel et qu'elle avait dégringolé de haut en bas sur le dos. Elle n'avait pas reçu de médaille, mais quand même, elle avait gagné la chaise roulante en cadeau de la compagnie d'assurances. Comme disait tout le monde à l'époque, si c'était pas si triste, ce serait presque drôle.

Pour Schwartzberg, Hayim entendit un jour à la radio qu'il avait disparu trois semaines plus tôt. La police priait ceux qui l'avaient vu de passer, et voici son signalement, etc., etc. Cela avait fait beaucoup rire Hayim parce qu'il avait lui-même accompagné Moshe à l'aéroport. Le Roumain était chargé d'une grosse valise comme quelqu'un qui s'en va pour un long voyage et qui ne reviendra pas de si tôt.

- C'est pour où ? avait demandé Hayim

- Pour les Etats-Unis au début, et puis après le Canada. Là-bas on parle français, tu comprends ?

- Oui, je comprends, avait menti Hayim.

Il n'avait pas compris.

Motty : Tu as compris, toi ?

Le Rédacteur : Je comprends ce que je comprends

Motty : Et eux, ils comprendront ?

Le Rédacteur : Rappelle-moi de te raconter l'histoire des deux touristes russes saouls à l'hôtel à Paris, mais pas maintenant.

Les trente années passées et les trente minutes qui s'écoulèrent jusqu'à son arrivée à la maison lui parurent comme une demi-heure au moins. Ceux qui étaient à la maison mangèrent, les autres remirent l'opération à plus tard. Hayim ne savait pas s'il avait mangé lui-même. D'ailleurs, cela lui était totalement égal. La vie était déjà pour lui une comédie des erreurs, beaucoup de bruit pour pas grand-chose et la mégère mal apprivoisée. Même la visite chez sa mère en fin d'après-midi n'eut aucun effet sur lui. Cette femme, si pratique d'ordinaire, lui conseilla de rester à la maison et de ne pas retourner là-bas. L'armée se débrouillerait sans lui. Qu'elle le cherche, si elle en avait envie. A part ça, c'était bien dangereux de se promener comme ça au Sud Liban, le soir, sans cache-nez, avec ces sautes de température si brusques. De temps en temps, il lâchait un demi « oui oui » d'acquiescement et hochait la tête toutes les phrases et demie de sa mère. Finalement, il tenta de prendre congé. Il estimait s'être loyalement acquitté de son devoir de fils. Après avoir avalé la dernière tasse de thé qu'elle lui offrit, il voulut sortir. Elle eut le temps de dire que peut-être le soir, elle irait voir sa sœur à Netanya, et que peut-être même elle dormirait chez elle. Elle s'enquit du temps que cela

pouvait prendre en auto de chez elle à là-bas. Il lui demanda depuis quand elle avait une auto. Elle répondit qu'elle n'en avait pas, mais que lui, il en avait une justement. Et comme il ne comprit pas l'allusion, elle se vexa, comme d'habitude. Encore un dernier silence, d'une demi-heure peut-être. Par bonheur, la télévision laissait entrevoir un peu de couleur, car il lui avait installé quatre ans plus tôt l'anti-efface couleurs. La télé en couleurs légale marchait déjà deux heures par jour, mais l'anti-effaceur accomplissait encore sa tâche inlassablement. Et ce, pour le grand bonheur de sa mère et de ses voisines. Cet essaim de femmes couvait autour d'elle en admirant ce miracle vétuste. A six heures, Hayim parvint à s'esquiver, quand tout le troupeau s'amassait pour voir *Les Beaux et les Courageux* et ne pas louper *C'est comme ça et pas autrement*.

Vingt ans déjà ! Il chantonne : « Il y a quand même eu entre nous des moments... ». Il se souvint de la blague idiote du type qui revient de sa période militaire, disant à sa femme : « Fais-moi voir le petit, n'est-ce pas qu'il est à croquer ? » Alors elle alla croquer le petit.

Motty : Pourquoi tu t'obstines à traduire des trucs intraduisibles ?

Le rédacteur : Tradutore Traditore !

Paradigme Numéro 4 : Extraversion et réciprocité

Au feu rouge suivant, Hayim s'employa vainement à mettre en marche la radio. Toute pression sur les boutons présélectionnés eut pour effet de cambrier un peu le plastique du récepteur comme un dos de chat enragé sur une poubelle verte. Le conducteur donna un coup de poing furibond pour achever l'appareil récalcitrant. Mais celui-ci capitula soudain sans condition. Les informations grondèrent dans le silence. Encore six morts et huit prisonniers à Sultan Yaakoub, et un train de marchandises entré en collision avec un autobus en Floride, total 40 morts. En Egypte, un autocar tombe dans un ravin. Résultat : 80 morts et 69 blessés. Un chauffeur de taxi cornait à tue-tête derrière lui.

- Alors, tu vas bouger, Ashkénaze puant ?

Il passa la première et démarra. Au feu rouge suivant, il baissa la glace à sa droite. A côté de lui, le chauffeur de taxi le regardait, le bombardant de ses yeux noirs farouches et fiévreux.

- Peut-être plus Ashkenazi que toi, mais moins puant ! fit Jibotéro.

- Sale bête, fils de sale chien ! s'écria l'autre hors de lui. T'es planté là comme un...
comme un...

Jibotéro remonta lentement la glace. Les aboiements du distingué chauffeur de taxi sombrèrent dans la torpeur du ronron des moteurs. Feu vert. Il aurait voulu attacher cet animal à un ballon de gaz et le jeter à l'eau. Le taxi s'éloigna. A quoi pensait-il ? Ah oui, 20 ans de mariage et des cicatrices plein le corps et l'âme, comme s'il avait été griffé par un chat sans pitié.

Il s'arrêta à côté de *Plein Gaz* et se gara derrière la Volvo du boss. Ce dernier s'appelait Jérémie parce que, le matin de sa circoncision, son père avait glissé dans la baignoire et était tombé sur la tête. Il voulait l'appeler Benjamin, du nom du dernier fils de Jacob qui se cachait tout au fond de la Bible. Mais quand on lui avait demandé comment s'appellerait le petit, c'était par erreur que Jérémie lui était sorti de la bouche. Alors, le boss était resté Jérémie mais il se faisait appeler Jerry parce qu'il trouvait que c'était plus sympa. C'était finalement un bon gars, Jerry. Il courait vivement vers ses 50 ans. Il était gras et chauve, avec une veste qui fermait mal, une bonne poire rouge et un gros nez tout jaune. On aurait dit un peu un corbeau dont le papa aurait eu autrefois une amourette furtive avec une vache et aurait reconnu l'enfant.

- Qu'est-ce qu'on raconte ? demanda Jerry en le voyant entrer.

- Ce qu'on peut, répondit Hayim sans trop se mouiller.

- Et qu'est-ce qu'on peut ?

- Ce qu'il y a moyen, c'est la guerre, tu comprends ?

- Et qu'est-ce qu'il y a moyen ?

- Ce qu'ils n'ont pas censuré.

- Je comprends, fit Jerry d'un air songeur. Tu t'es arrangé avec le chat ?

- Lequel ?

- Celui des Gourévitch.

- Oui, je l'ai balancé aux ordures. (Et il pense au chauffeur de taxi de tout à l'heure.)

- Et alors, ils ont du gaz maintenant ?

- Ils avaient du gaz constamment. Simplement ça puait. (Et il pense à nouveau au chauffeur de taxi.)

- Et maintenant, ça ne pue plus ?
- Toute la population pue.
- Mais qu'est-ce que tu as, t'as pas honte ?
- Si, si... Il m'est arrivé quelque chose à un feu rouge avec un crétin, c'est rien.
- C'est quand même pas une raison pour parler comme ça !
- Pardon, pardon, ça m'a échappé...
- Ils t'ont libéré définitivement ?
- Oh non, c'est la guerre, tu comprends ?
- Oui, je comprends, répondit Jerry qui pensait déjà à autre chose.
- Pourquoi tu poses la question ?
- C'est parce qu'il y a encore autre chose, et il n'y a que toi qui puisses arranger ça...

Quand tu retournes ?

- Où ?
- Là-bas !
- Où ça, là-bas ? Chez les Gourévitch ?
- Non, au Liban.
- Jeudi.
- Alors, demain, c'est mercredi. Tu peux passer au restaurant *L'Amitié* ? C'est trois fois rien.

- Où-ce qu'elle est, cette *Amitié* ?

- 10 avenue Ben Gourion.

- Au coin de la Route Béguine ?

- Mais non ! La Route Béguine, c'est à Jérusalem. Et, d'ailleurs, elle n'existe pas encore. Oh ! Ca prendra bien 20 ans !

- A cause ?

- A cause que ce Béguine, il est pas encore mort et que c'est à cause de lui qu'il y a la guerre au Liban.

- A qui tu le dis ! bougonna Hayim.

- A toi, à qui veux-tu que je le dise ? Y a plus personne dans l'agence à cette heure-ci !

- Tu veux que j'y aille maintenant ?

- Si ça ne t'embête pas trop. Tu comprends, ils cuisinent à chaud.

- Evidemment, s'ils n'ont pas de gaz, ils devront cuisiner à froid.

- Eh oui ! Et cuisiner à froid, ça ne s'appelle pas cuisiner. C'est cuisiner sans cuisiner. C'est comme un chat sans miauler, comme une grenouille sans croasser.

- D'accord, j'y vais, mais fiche-moi la paix demain !
- Promis !

Ils se quittèrent après une poignée de mains chaleureuse et Hayim retourna à son auto. Sous l'essuie-glace de gauche, le seul qui restait d'ailleurs, l'attendait une contravention pour stationnement interdit. Il souleva l'essuie-glace d'une main dédaigneuse. La contredanse fit deux ou trois petites volutes en l'air et disparut dans la fente affamée d'une bouche d'égout.

- Ainsi tombent tous tes ennemis ! prophétisa Jérémie, regardant, debout sur le seuil de l'agence.

Il était sept heures vingt. Les fenêtres de *L'Amitié* renvoyaient au regard de Hayim les pâles rayons d'un poussiéreux soleil couchant.

Hayim pensait sans réfléchir : « Dommage qu'on ne soit pas à la veille de Pâque, ç'aurait été une bonne occasion de nettoyer un peu toute cette crasse. Moi, à leur place, je gratterais tout ça et je m'en servirais pour épaissir un peu le potage du jour. »

Il frappa à la porte vitrée. Silence. Nulle âme qui vive. Il poussa la porte. Elle était fermée à clef. Encore deux ou trois coups. Une tête apparut à l'horizon intra-restaurantien, le reste caché derrière un triste rideau de couleur indéfinissable. Les restaurants ont toujours des rideaux mais c'est une propriété inhérente à ces rideaux d'avoir une couleur indéfinissable. La tête demanda par signes :

« Qu'est-ce que tu veux ? »

Hayim répondit dans la même langue : « Ouvre ! », et ce par un mouvement circulaire de la main.

L'autre contre-attaqua par un mouvement de doigt rapide qui rappelait à s'y tromper celui d'un essuie-glace sous la pluie. Cela s'accompagnait d'un déplacement de la tête qui évoquait un peu le balancement du pendule d'une vieille horloge.

Hayim admira la coordination émouvante des muscles du cou et de la main.

« Ouvre ! » dit sa main, d'une voix impérieuse.

L'autre sortit de derrière son indéfinition et tourna la clef. Il entrebâilla la porte en prenant bien soin de ne pas libérer la chaînette qui la relie au chambranle.

- Nous sommes fermés, maintenant, dit l'Autre.

- J'suis l'technicien d'gaz, grogna Hayim.

- Le technicien du gaz ? répliqua l'Autre en restituant aux syllabes leur longueur originale décapitée par le représentant de la maison *Plein Gaz*.

Pas de réponse.

L'Autre ouvrit la porte, s'effaça dans un mouvement circulaire à 90 degrés dans le sens inverse à celui des aiguilles de la montre. Il garda délicatement le bout de la chaînette dans sa main droite et montra la salle du restaurant de la gauche, tous gestes que l'on pourrait résumer en un seul mot : Entre !

Et de façon à éviter toute confusion, il articula le mot « Entre ! » d'une voix solennelle. Imbu de sa qualité de serviteur fidèle du public, il ajouta à l'expression susdite la formule un peu démodée : « S'il te plait »...

Cette formule bizarre accorda à l'événement un côté à moitié officiel et à un quart élégant. Quant au quatrième quart, il se manifesta par les pas de Hayim Jibotéro entrant dignement dans la taule.

- Où est le problème ? demanda poliment Hayim.

- Si je savais où était le problème, répondit l'Autre, j'aurais déjà une moitié de solution, et avec une moitié de solution en main, cela ne vaudrait plus la peine de faire appel à toi !

Il referma la porte à clef pour prévenir tout risque d'intrusion de clients prématurément affamés.

- Je veux dire... Où est l'installation ?

- L'installation de gaz ?

- Oui... l'installation de gaz...

- Dans la cuisine

- Où est la cuisine ?

- Viens avec moi, s'il te plait.

- Je m'appelle Hayim ! dirent les deux hommes en même temps.

Hayim sourit, d'un air amusé, mais Hayim le regarda d'un air soupçonneux. Hayim c'est-à-dire le patron du restaurant, et Hayim, à savoir Jibotéro.

Motty : Tu connais le pianiste chinois Lang Lang ?

Le Rédacteur : Ah oui ! Celui dont on ne sait si Lang c'est le prénom et Lang le nom de famille ou bien le contraire, oui. Laisse et laisse continuer, c'est palpitant.

La cuisine de *L'Amitié* ressemblait à s'y méprendre à la caverne d'Ali Baba et des 40 voleurs. Il n'était pas un seul objet sur terre qui n'eût ici sa réplique exacte. Dans le cadre très limité de cette nouvelle philosophique, il est inutile de fatiguer le lecteur avec l'inventaire fastidieux de ce que l'on pouvait trouver là. Une seule chose faisait défaut, et c'était bien dommage. Avec votre perspicacité légendaire, vous comprendrez tout, quand vous saurez qu'il manquait là surtout... un chat...

Un détail bizarre attira l'attention de Hayim : cette cuisine n'avait pas de courette. Une cuisine sans courette, c'est rare, cela ne s'appelle pas une cuisine. D'ailleurs, il fallait pas mal d'imagination pour appeler la cuisine de *L'Amitié* une cuisine. Au fond de cette absence, trois ballons de gaz contemplaient tristement Jibotéro. Celui-ci les caressa doucement avec un vieux torchon gras trouvé sur une chaise. On aurait dit un vieux maître d'école caressant les tendres têtes blondes.

- Quel est le problème ? récidiva Hayim.

- Si je le savais, répondit Hayim, j'aurais déjà la moitié de la solution.

Hayim commençait à perdre patience.

- Où est le problème, je veux dire ?

- Dans le gaz, répondit le Sphinx.

- Y a pas de gaz ?

- Il y a du gaz, mais il n'arrive pas.

- S'il n'arrive pas, comment sais-tu qu'il y en a ?

- Si tu dévisses un peu les papillons, tu vois qu'il y a du gaz qui s'échappe.

- C'est bien dangereux, ce que vous faites-là...

- Tu as posé une question, tu as reçu une réponse.

Hayim inspecta les tuyaux de cuivre qui venaient se blottir au creux d'une petite boîte métallique ovale et rouillée. Il ferma à fond les trois robinets et démonta le mécanisme d'un geste mélancolique de magicien à la retraite. Il le retourna deux ou trois fois dans sa main, le contempla sous divers angles et finalement l'agita de haut en bas d'un geste fébrile. Il approcha la boîte de son oreille et écouta. Il agita et écouta à nouveau. Quatre petites vis le séparaient maintenant de la solution. Les trois premières levèrent immédiatement un drapeau blanc de couleur rousse devant le tournevis menaçant de Hayim. La quatrième mourrait mais ne se rendrait pas. Encore un quart de tour, la tête rousse sauta et la vis demeura là, dans sa boîte, incrustée dans le cuivre et l'éternité.

Hayim contemplant les gestes de Hayim avec une angoisse croissante. Hayim saisit son regard et le rassura :

- J'en ai un neuf dans l'auto, j'arrive tout de suite.

Effectivement, il revint au bout de deux minutes. Il avait eu le temps de pulvériser de l'antirouille sur la vieille boîte ovale qu'il avait trouvée dans le coffre de la Peugeot. Cela

brillait comme si cela venait de sortir du carton. Il soumit l'objet au regard attentif de Hayim et déclara que c'était une question de deux minutes.

Deux minutes plus tard, la boîte ovale était en place. Le robinet d'un des ballons fut à nouveau ouvert. Hayim se dirigea lentement vers la plaque, tourna l'un des boutons, frotta une allumette et l'approcha de la tête grisonnante correspondante. Le gaz s'alluma.

Son visage s'empreint d'une expression de sérénité infinie, nirvanique et presque érostratique. Le Dieu du Bien, de la Lumière et du Gaz avait triomphé de celui du Mal, des Ténèbres et de la Rouille. Deux employés de cuisine jaillirent de l'ombre à la lumière. Inconscients de la dimension cosmogonique profonde de cette affaire, ils commencèrent à s'affairer avec des gestes empruntés, sans proportion avec leur condition de subalternes flétris. L'activité redoubla rapidement dans cette ruche ressuscitée. Hayim et Hayim retournèrent à la salle du restaurant.

- Combien je te dois ?

- 280.

- 280 pour 2 minutes, songea Hayim à voix haute.

- Pour 4, et puis la boîte vaut 170.

- La boîte n'est pas comprise ?

- Si, mais même si elle est comprise, elle vaut quand même 170, alors pour 110, tu peux t'estimer heureux.

- Une seconde, il y a quand même la vieille boîte que tu as prise avec toi ! Faut la décompter !

- La vieille boîte ? Elle vaut rien ! Si tu la veux, je te la laisse. Il y a rien à en tirer.

- Parce que tu as cassé la vis !

- Mais non, c'est parce qu'il n'y a rien à en tirer, c'est tout, c'est simple, non ? Avec ou sans vis, ça vaut rien !

- Alors pourquoi vendez-vous du matériel qui ne vaut rien ?

- Quand on te l'a vendue il y a 20 ans, elle valait 75 livres.

- Alors pourquoi tu as pris 170 shekel dessus ?

- J'ai pris 170 sur la nouvelle, pas sur la vieille.

- La nouvelle, la nouvelle, elle a l'air pas très jeune non plus, la nouvelle.

- J'y peux rien, c'est le modèle que vous avez.

Hayim se dirigea vers la sortie, Hayim sur ses talons.

- Merci, dit Hayim simplement.

Hayim s'arrêta un moment, indécis :

- Et... le paiement ?

- Ah ? Oh ! Pardon, s'il te plait, répondit Hayim.

Il sortit cinq billets de 50 de sa poche et un de 20 et les tendit respectueusement à Hayim. Hayim attendit encore un instant.

- Oui ? fit l'Autre.

- Manque 10.

- Ah ? Oh ! Pardon, s'il te plait...

- Facture ?

- Evidemment, fit Hayim méchamment.

Hayim sortit un carnet de sa poche et remplit fébrilement le reçu.

- Siou plait.
- Merci.
- Pas de quoi.

Ils allaient se séparer pour l'éternité.

- Tu n'as rien bu. Tu voudrais manger quelque chose ? demanda amicalement le patron de *L'Amitié*.

- Merci, une autre fois, répondit le représentant de la maison *Plein Gaz*.

S'il n'avait pas vu ce qu'il avait vu dans la cuisine de *L'Amitié*, il aurait été bien content de terminer la journée par un bon repas,

Qui n'engage pas,

Loin du trépas,

Suivant de la serveuse les appâts,

Avec ses petits pas,

En forme de compas.

Mais c'en était déjà beaucoup trop pour lui. Il explosait, comme un ballon livré à lui-même... Apparemment, le droit au bonheur passait par le champ d'honneur. Tous les gaz de la Création ne pouvaient plus se ramasser en un tourbillon de sentiments célestes porteurs d'un doux parfum de méthane mitigé de propane accourant d'un horizon inaccessible et désespérant. Une mer bleue et profonde aux vagues éclatantes et décevantes frappait ses tempes brûlantes où battait l'espoir inassouvi d'un monde meilleur.

Cette nuit-là, Jibotéro rêva. Des roues tournoyaient comme des ballons de gaz qui dégringolaient des marches innombrables. Des tuyaux de cuivre brillant, sortaient des obus de mortier à une vitesse incommensurable. Ils laissaient derrière eux une lueur merveilleuse qu'aucun RGB n'eût pu décrire. Aucune valeur inférieure à 0 ou supérieure à 255 n'aurait pu définir cette flamme écarlate et inversement brillante. Il n'y avait plus de sens au nombre 16 581 375. Ce nombre fatidique semblait surgir...

Motty : C'est quoi, ce nombre-là?

Le Rédacteur: C'est le nombre sacré de Microsoft : les couleurs de ton PC sont formées par des points lumineux rouges, verts et bleus. Chaque point se compose de la combinaison de trois loupottes dont l'intensité varie de 0 à 255. Si tout est à 0, tu te ramasses un point noir sur l'écran. Si les trois loupottes sont à 255, tu as droit à un petit coup de blanc. La couleur d'un point est représentée par un nombre qui est la multiplication des trois intensités. Donc $255 \times 255 \times 255 =$ le fameux nombre.

Motty : Maintenant je comprends pourquoi mon écran est tout noir quand le PC est éteint.

Le Rédacteur : On peut continuer, maintenant ? T'as fini de réfléchir?

Ce nombre fatidique semblait surgir de l'extrémité inexistante de l'infini et les chiffres voltigeaient de droite à gauche vers une éternité inconcevable et asymétrique. Dans leur passage, les chiffres hallucinants appelaient vers eux d'autres chiffres qui s'accolaient à eux et ensemble ils produisaient de nouvelles lueurs et de nouvelles voix, de nouveaux parfums au

fur et à mesure que leur longueur s'effaçait en des nombres circulaires sans commencement et sans fin.

A son réveil, Hayim ne se souvenait de rien. Si ce n'est qu'il y avait eu quelque chose. Quoi ? Il n'en savait rien. Soudain le nombre 16 581 375 fit un bref séjour furtif entre ses yeux et disparut au loin. Une vague lumière inverse et immatérielle l'accompagnait.

Le nombre 16 581 375 produisait encore une sorte d'antimatière inapprochable, un souffle presque aspiré de l'intérieur et une voix lourde de silence. La réalité était tout simplement impossible et, en fait, insupportable.

La fin de l'été était bien là. A 11 heures, exactement, sa main levait la petite casserole à café turc au-dessus du gaz de la cuisinière. Il y versa trois cuillérées volumineuses de sucre, contempla le résultat et reposa la casserole sur le feu. Le café turc se recroquevilla sur lui-même, comme un cadavre tout frais sous l'effet de la rencontre inopinée avec un obus de mortier. Dans un soubresaut dernier et suprême, le mélange tenta de se redresser, de ramasser toutes ses forces vacillantes et de sauter hors de la casserole et de la brûlure. Le café redoubla d'efforts, aspirant à un salut éternel, intemporel et indéfini, une espérance ultime de volonté de survivre. La main releva l'ustensile une nouvelle fois. Le café retomba inerte au fond de la casserole de métal brûlant, vaincu, sans force. Il était prêt. Une main impitoyable le versa lentement dans les trois tasses qui l'attendaient surnoisement.

Aviram, le frère du Monstre, était assis à côté de sa sœur. Hayim prit place en face d'eux. Aviram était au milieu d'une narration éclosée des profondeurs de son travail au Ministère de la Justice. Hayim écoutait d'une oreille distraite. Le Monstre interrompait de temps en temps, jetant des remarques pleines d'offuscation et d'indignation contre les malheurs des autres et l'injustice du Ministère qui portait presque le même nom.

- C'est pas possible ? C'est intolérable ! s'écriait-elle

- Oui, mais c'est comme ça, disait Aviram. Tu n'as pas idée du nombre de centaines, peut-être de milliers de femmes qui sont vendues chaque année dans ce tout petit pays, en partie d'origine locale, en partie importées de l'étranger des quatre coins du monde et de tous les horizons de l'Univers, expliquait Aviram imbu de sa spécialisation dans le domaine délicat de la traite des blanches.

Hayim baissa la tête. Son nez frôlait la tasse de café, touchait mais ne touchait pas...

Motty : C'est assez touchant cette expression : touche mais ne touche pas, mais d'où ça sort, ça ?

Le Rédacteur : Du Livre de la Création, c'est un livre de Kabbale, à l'occasion je t'expliquerai. Cherche sur Google.

Le silence devint intolérable. Hayim sentit sous son nez la volonté ineffable et impossible du café d'exister à cause et en dépit de cette tasse de faïence stupide où il était contenu, monde fermé, étroit, étriqué, fait de pièces rapportées et d'ustensiles brisés. Ces débris d'univers reconstitués de néant étaient soudain remplis d'une lueur noire, la lueur noire, le feu fondamental. C'est alors que fut livré au monde le Postulat de Jibotéro :

La vie est dure, mais cependant, elle est pleine de déceptions.

Epilogue

Motty : Et l'histoire des deux touristes russes ?

Le Rédacteur : Ah oui, j'avais oublié ! Il y a deux touristes russes complètement saouls assis dans deux gros fauteuils de cuir dans un hôtel à Paris. L'un d'eux tient une bouteille de Whisky vide à la main. A part les deux fauteuils, le lobby est complètement vide, mais il y a au plafond un énorme lustre fait de milliers de petits morceaux de cristal. L'ivrogne regarde le lustre et déclare :

- Hic ! Je vais, hic ! Je vais balancer la bouteille sur le lustre et le casser en mille morceaux...

- Pas la peine, répond l'autre.

- Si, hic ! Je vais... je vais balancer la bouteille sur le lustre et le péter en mille morceaux...

- Pas la peine, hic...

A la cinquième fois de ce dialogue de saouls, le premier demande :

- Et pourquoi pas la peine ?

- Ils ne comprendront pas...